

1937
—

THÈSE

N°

790
—

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Robert RICHARD

Né le 12 Janvier 1911, à MÉZIÈRES (Ardennes)

LES INONDATIONS A PARIS
A TRAVERS LES AGES

Président : M. Louis TANON, professeur

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE MÉDECINE, 23

1937

1937
—

THÈSE

N°
—

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Robert RICHARD

Né le 12 Janvier 1911, à MÉZIÈRES (Ardennes)

LES INONDATIONS A PARIS A TRAVERS LES AGES

Président : M. Louis TANON, professeur

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1937

I. — Professeurs

Anatomie
 Physiologie
 Physique médicale
 Chimie médicale
 Bactériologie
 Parasitologie et histoire naturelle médicale
 Pathologie médicale et générale
 Pathologie médicale
 Pathologie chirurgicale
 Anatomie pathologique
 Histologie
 Pharmacologie et matière médicale
 Thérapeutique
 Hygiène et médecine préventive
 Médecine légale
 Histoire de la médecine et de la chirurgie

Pathologie expérimentale et comparée
 Hydrologie thérapeutique et climatologie

Clinique médicale

Hygiène et clinique de la première enfance
 Clinique des maladies des enfants
 Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale
 Clinique des maladies cutanées et syphilitiques
 Clinique des maladies du système nerveux
 Clinique des maladies infectieuses

Clinique chirurgicale

Clinique ophtalmologique
 Clinique urologique

Clinique d'accouchements

Clinique gynécologique
 Clinique chirurgicale infantile et orthopédie
 Clinique thérapeutique médicale
 Clinique oto-rhino-laryngologique
 Clinique thérapeutique chirurgicale
 Clinique propédeutique
 Clinique de la Tuberculose
 Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte
 Clinique cardiologie

Professeurs sans chaire

MM
 ROUVIERE
 Léon BINET
 STROHL
 POLONOVSKI
 Robert DEBRE
 BRUMPT
 BAUDOUIN
 ABRAMI
 CHEVASSU
 ROUSSY
 CHAMPY
 TUFFENEAU
 HARVIER
 TANON
 BALTHAZARD
 LAIGNEL
 LAVASTINE
 FIESSINGER
 CHIRAY
 LOEPER
 CARNOT
 Marcel LABBE
 CLERC
 LEREBoullet
 NOBECOURT
 H. CLAUDE
 GOUGEROT
 GUILLAIN
 LEMIERRE
 CUNEO
 GOSSET
 GREGOIRE
 LENORMANT
 TERRIER
 MARION
 LEVY-SOLAL ...
 COUVELAIRE
 JEANNIN
 MOCQUOT
 OMBREDANNE
 RATHERY
 LEMAITRE
 Pierre DUVAL
 Maur. VILLARET
 BEZANCON
 MATHIEU
 LAUBRY
 HOVELACQUE
 MULON
 OLIVIER
 VERNE

II. — Agrégés en exercice

MM

AMELINE..... Pathologie chirurgicale.
 BARIETY Pathologie médicale.
 BENARD Henri Pathologie médicale.
 BERNARD El... Pathologie médicale.
 BESANCON (J.) Hydrologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 COSTE Pathologie médicale.
 FEY Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FUNCK Urologie.
 BRENTANO
 GASTINEL Pathologie chirurgicale.
 GALLIARD Parasitologie.
 CHEVALLIER . Bactériologie.

MM.

DE GAUDART
 D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale
 DE GENNES... Pathologie médicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique
 JOANNON Hyg. ène.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOUL... Obstétrique.
 LAROCHE Guy. Pathologie médicale
 LELONG Pathologie médicale



MM.

LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
LEVY (M ^{re} J) ..	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI ..	Neurologie et Psychiatrie.
MENEGAUX	Pathologie chirurgicale.
MOLLARET ...	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET ..	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
PETIT	

DUTAILLIS. Pathologie chirurgicale.

MM.

PIEDELIEVRE ..	Médecine légale
PORTES	Obstétrique.
RENARD (L.) ..	Ophtalmologie.
RICHET	Physiologie.
SANNIÉ	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgicale
TROISIER	Pathologie expérimentale
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale.

III. — Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY	
BERT	Physiologie.
GUENIOT	Obstétrique.

MM.

LARDENNOIS....	Pathologie chirurgicale.
LEROUX	Anatomie pathologique
NEVEU	
LEMAIRE ...	Parasitologie.
PHILIBERT	Bactériologie.
VAUDESCAL	Obstétrique.

IV — Agrégés chargés de cours de clinique annexe à titre permanent

MM.

ALAJOUANINE ..	} Clinique médicale.	
AUBERTIN		
BRULÉ		
CHABROL		
DONZELOT		
DUVOIR		
LIAN		
PASTEUR		
VALLÉRY-RADOT ..		
SEZARY		

MM.

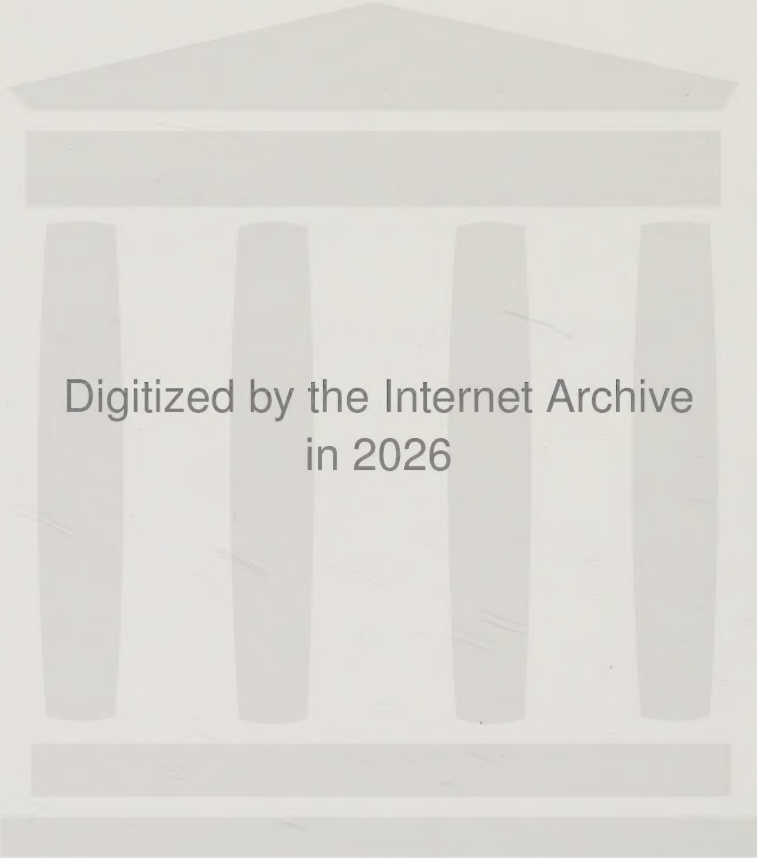
BASSET	} Clinique chirurgicale.	
BROCC		
CADENAT		
GATELLIER		
HEITZ-BOYER ..		
MOURE		
QUÉNU		
SCHWARTZ		
VELTER	} Clinique obstétricale	
ECALLE		
LE LORIER		
METZGER		

V. — Chargés de cours

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé.	Education physique
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique
PHILIBERT, agrégé. ..	Microbiologie.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation, ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AUX MIENS

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine

Qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de notre
thèse.

Hommage respectueux.

LES INONDATIONS A PARIS A TRAVERS LES AGES

DE LA FONDATION DE LUTECE A L'AN MILLE

Dès le ^{vi}e siècle s'ouvre la liste des inondations. Comme il n'est pas possible d'admettre que les conditions dans lesquelles elles peuvent se produire se soient alors brusquement manifestées, il faut s'en prendre au silence des contemporains qui ne nous ont laissé aucune trace écrite des inondations antérieures. C'est GRÉGOIRE DE TOURS le premier qui parlè d'inondation à Paris. Dans son « *Historia Francorum* », il nous raconte que, lors de la 8^e année du règne de CHILDEBERT II, les eaux de « la rivière Séquanaise grandirent au-delà de la coutume ». Après deux siècles d'intervalle, durant lesquels, sans doute, la Seine dépassa maintes fois son niveau normal sans que le récit en soit venu jusqu'à nous, EGINHARD et d'autres chroniqueurs nous apprennent sans aucun détail d'ailleurs, que de grandes pluies occasionnèrent en 820, 821, 834, 841 de redoutables crues. L'auteur anonyme de « *La vie et des miracles de Sainte Geneviève* » raconte comment sous LOUIS LE DÉBONNAIRE « Dieu voulut punir le peuple de Paris

par l'élément de l'eau. Il envoya une telle inondation et débordement de la rivière de la Seine que jamais n'en fust veu un tel de sorte qu'il sembloit que toute la Ville fust submergée et ne pouvoit on y aller sinon en bateau ».

« Un nommé Richard alla par bateau jusqu'à un monastère de Religieuses qui était auprès de Saint-Jean où se gardait le lit sur lequel Sainte Geneviève avait rendu son glorieux esprit à Dieu, le Créateur. Les eaux qui s'étaient élevées jusqu'à la moitié du bastiment, voguoyent autour de ce lieu sans aucunement le toucher. La rivière ensuite allant en diminution rentra en ses propres bornes et limites ».

En 841, CHARLES LE CHAUVÉ marchant contre son frère LOTHAIRE ne put avancer, « le fleuve étoit débordé et l'extrême difficulté du passage jeta ceux qui désiroient si ardemment de le traverser dans une grande inquiétude ».

En 886, lors du siège par les Normands, il arriva un grand débordement : « Tout à coup, pendant le silence de la nuit, le milieu du pont s'écroula entraîné par le courroux des ondes furieuses qui s'enflent et débordent. La Seine avait étendu de tous côtés les limites de son humide empire et couvrait les vastes plaines des débris du pont qui du côté du Midi ne portait que sur un point où le fleuve s'abîme dans un gouffre ».

Au mois de mars, le fleuve déborda de nouveau ; au milieu des récits des combats héroïques que soutiennent les Bourgeois de Paris contre les Normands,

le chroniqueur s'écrie : « La Seine nous prêtant son concours enfle ses ondes, engloutit au fond de ses abîmes ces malheureux ».

XII^e SIECLE

C'est à partir de ce siècle qu'on commence à suivre avec certitude la série des inondations. Nos vieux chroniqueurs enregistrent avec plus de régularité et plus de détails les désastres qu'occasionnait la rivière en fureur au cœur de Paris.

« Durant l'hiver de 1119, écrit un vieil annaliste, il tomba des pluies excessives, les Parisiens virent des gouffres énormes que les fureurs de la Seine débordée creusèrent dans leurs demeures et leurs maisons ».

En 1125, il y eut plusieurs mois d'inondations suivies de famine; l'hiver fut très rigoureux, et, à partir du mois de cette année-là « une grande pluie tomba continuellement pendant plusieurs mois et noya presque entièrement la semence dans les champs ».

Les annalistes signalent des crues périodiques de la Seine au cours de l'année 1175 avec leur cortège ordinaire de ruines et de désastres.

En 1196, grandes et terribles inondations que RIGORD nous raconte : L'an du Seigneur 1196, au mois de mars, il y eut des débordements de la rivière qui submergèrent, dans plusieurs endroits, des villages entiers avec leurs habitants, et rompirent les ponts de la Seine. Le Clergé et le Peuple de Paris, à la vue

des signes et des prodiges qui les menaçaient dans le Ciel et sur la Terre, craignirent un second déluge ; et le Peuple fidèle se mit en dévotion avec des gémissements, des larmes et des soupirs. On faisait des processions à pieds nus. Le Roi PHILIPPE lui-même suivit cette procession comme le plus humble de ses sujets avec des larmes et des soupirs. Le saint Couvent du Bienheureux DENIS portant le saint clou du Seigneur, avec la couronne et le bras du saint vieillard SIMÉON, bénit les eaux en croix et dit : « Au nom du signe de la Sainte Passion ; que le Seigneur ramène les eaux dans leur lit ». Et en effet, quelques jours après, la colère de Dieu fut apaisée et les eaux rentrèrent dans leur lit. Elles atteignirent sans doute une élévation considérable car le Roi fut obligé pour s'y soustraire d'abandonner son Palais de la Cité ; il alla se réfugier, avec son fils, à l'Abbaye Sainte Geneviève, tandis que l'Evêque de Paris cherchait un abri dans celle de Saint-Victor ».

L'eau atteignit quatre pieds dans la Cité et se répandit jusqu'aux barrières de l'enceinte et monta jusqu'aux stalles qui ornaient le pourtour extérieur de Notre-Dame. L'inscription suivante rappela longtemps ce dernier détail :

« Nos cotes crottées décrottées furent

Et nos faces trop mieux en livrent. »

Les ponts furent emportés. La Seine charriait des cabanes dans lesquelles il y avait des morts et des arbres entiers qui formèrent bientôt un barrage lequel rejetait les eaux des deux côtés de la rive avec

une violence inouïe et un bruit de cataracte. Cette inondation dura seize jours et réduisit à la famine les habitants de la Cité.

XIII^e SIECLE

« En 1206, écrit ORDERIC VITAL, la pauvre Ville de France, Chef de ce royaume, estoit affligée d'un tel déluge qu'on ne pouvoit presque aller par les rues sinon par bateau, de sorte qu'une bonne partie de ses édifices et bastiments on voyait abattus, les autres en grand branslement et prests à estre démollis et bouleversés par l'impétuosité et violence du flot, brief, c'estoit une telle misère et calamité qu'on eust sceu guère voir de mémoire d'homme jusques à la ce que le petit pont, quoi qu'il fust de pierre forte, estoit nonobstant tellement ébranlé que l'on attendoit autre chose sinon qu'il vint à cheoir, on descendit la châsse de Sainte Geneviève, et on la porta en l'Eglise Notre-Dame, comme de coustume contre un tel danger, afin que comme un MOYSE elle servit de murs et de remparts entre Dieu et son Peuple ».

L'eau monta jusqu'au deuxième étage des maisons de la Cité. En 1219 « par la fureur des vents qui soufflaient de l'Occident, le fleuve s'enfla démesurément, les flots remontèrent et, à Paris, un nombre infini de maisons furent détruites ».

Les années 1220, 1235, 1240 et 1242 virent des inondations sur lesquelles restent très peu de documents,

mais elles furent surpassées en violence par celles à jamais mémorables de 1281 et 1296, sous le règne de PHILIPPE LE BEL.

Les chroniques de France relatent la première en ce quatrain :

L'an M.C.C. et IIII vins
Rompirent les ponts de Paris.
Pour Sainne qui crut à outrage
Et fist en maints lieux grand dommage.

On dut détruire les moulins flottants attachés au Grand Pont pour sauver celui-ci.

Le Chapitre de Notre Dame, propriétaire de ces moulins, fulmina contre le bureau de Ville et suspendit les Offices pour punir les échevins, auteurs de cette prescription de Salut Public.

GUILLAUME DE NANGIS, religieux de Saint Denis, qui vivait à cette époque, nous fournit à l'égard de ces inondations des renseignements dignes de foi. En parlant de la première, il dit « que la Seine déborda tellement de son lit, qu'elle remplit les deux principales arches du Grand Pont de Paris, et une arche du Petit Pont ».

« Elle entourait tellement la ville en dehors, que, du côté de Saint-Denis, on y pouvait entrer sans le secours des bateaux. Cette inondation dura jusqu'à la fête de l'Épiphanie ». Pour conserver le Grand Pont, le Roi fit ruiner des moulins que le Chapitre de Saint-Merry, et celui de Sainte-Opportune avaient auprès et au-dessous, l'eau couvrait le terrain de

l'Arsenal, des cultures de Sainte-Catherine, de Saint-Gervais, du Temple de Saint-Martin, des Filles Dieu, jusqu'aux murs de l'enceinte de Philippe-Auguste.

Le Roi fit établir trois bacs, l'un conduisait du terrain Notre-Dame à la rue de Bièvre, l'autre de la rue des Bernardins à l'île Notre-Dame, le troisième de celle-ci au pont Saint-Paul.

Le 20 décembre 1226, les eaux du fleuve s'élevèrent considérablement et se répandirent en vagues furieuses dans presque toutes les rues de Paris, arrachèrent les portes de la Ville, et renversèrent le bâtiment du Petit Châtelet; le Petit Pont et le Pont au Double quoique assez récemment bâtis en pierres menaçaient ruine. Trois bateaux furent sans cesse occupés à porter des vivres aux malheureux assiégés par les eaux. Un certain nombre fut emporté par le courant.

« C'était un spectacle navrant, écrit un chroniqueur du temps, de voir à l'approche des tempêtes et débâcles, mille ou douze cents familles se sauver en emportant leurs meubles les plus précieux dans la crainte de voir s'effondrer leurs maisons dans la rivière courroucée ».

Les maisons du Pont au Change avaient six à sept étages, celles du Petit Pont et du Pont Notre-Dame n'en avaient guère moins. On peut estimer à près de huit mille les artisans et boutiquiers qui logeaient sur ces ponts.

A cette époque, le sol de Paris conservait son état primitif et n'avait pas encore éprouvé d'exhausse-

ment. Les débordements de la Seine inondaient ses rues, emportaient ses ponts mal construits et dont la hauteur n'était pas calculée d'après l'élévation des grandes eaux. Cette terrible inondation dura jusqu'aux premiers jours de janvier 1297.

Voici comment l'auteur de la chronique de Saint Magloire rapporte cet événement :

Furent les iaux graus en Décembre
Si vilainement parcrues,
Quel' alèrent parmi les rues.
Car pons et molins abatirent
De Paris, de Meaux, d'aultres villes.

Abatit l'ieau maisons et caves
Ni oncques mais, si comme je cuiss
Tel déluge home ne vit.
Ne vit ou si tel yver
Ne si felon, ne si dyver.

Donc, jusqu'à cette fin du *xiii^e siècle*, les inondations causent ravages et famines. Chaque fois, ce sont moulins emportés, arches de ponts détruites, maisons effondrées, tandis que les religieux de Sainte-Geneviève vont porter en procession les reliques de la Sainte à travers les quartiers dévastés.

Se préoccupait-on d'apporter quelques remèdes à cette situation continuellement troublée ? Ce n'est guère probable. On subissait et on priait. PHILIPPE LE BEL, seul, paraît avoir voulu prendre des mesures, il ordonna des travaux de protection le long du fleu-

ve comme la construction d'un quai qui fut l'ancêtre des quais Conti et des Grands-Augustins. Les plus intéressés à l'efficacité de ces mesures y furent aussi les moins empressés, car on vit le Bureau de la Ville mettre une lenteur toute administrative à passer à l'exécution, prémices de longs siècles d'inertie et de délai.

XIV^e SIECLE

En 1301 et 1305, débordements causés par la débâcle des glaces. En 1306, la Seine débordée fut prise par une gelée très forte. Lors de la fonte, les glaçons énormes que charriait le fleuve emportèrent des ponts, des maisons et des moulins au bas de la rue des Barres et près de la Grève, où plusieurs bateaux furent engloutis avec les pauvres gens qui y logeaient, ouvriers des ports, débardeurs, regrattiers.

En 1326, nouvelle débâcle de glace qui emporta des ponts de bois.

Gilles CORROZET nous apprend qu'en 1373 la Seine déborda et pendant deux mois « on allait à Paris par basteaux en la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Antoine jusques à Saint-Antoine des Champs, et de la porte Saint Honoré jusques au pont de Neuilly. On attachoit les bateaux à la Croix Henron au-dessus de la place Maubert ». Les registres du Parlement mentionnent à cette époque la réparation du Grand Pont. Les années 1384 et 1394 furent mémorables par

de terribles débordements de la Seine. C'est à propos de cette dernière que le judicieux SAUVAL fait cette remarque pleine de saveur : « Plus on avance, plus il semble que les inondations se rendent remarquables, non pas qu'elles le soient plus que les autres, mais parce que les historiens étant plus modernes sont plus grands parleurs ». En effet à partir du xv^e siècle on constate que les débordements de la Seine se renouvellent bien plus fréquemment et qu'ils se succèdent à de courtes distances.

XV^e SIECLE

1407. Ce fut l'année du grand et terrible hiver qui imprima une si grande épouvante au cœur et dans les souvenirs de nos pères qui, souventes fois, au coin de l'âtre, en parlant des misères des temps, de la folie du Roi, du meurtre du Duc d'Orléans, des malheurs de la France, entendirent les loups hurler dans les rues du Marais.

Ces malheurs nous sont contés en détail par ENGUERAND DE MONSTHELET, JUVENAL DES URSINS et d'autres. La glace qui recouvrait la Seine sous l'influence d'un vent ouest furieux se disloqua avec un bruit terrible et une débâcle épouvantable lança les blocs de glace contre les pilotis et contre les ponts.

Le 31 janvier au matin, le Petit Pont et le Pont Saint-Michel furent emportés par les eaux. Une partie des maisons du Grand Pont tombèrent le lende-

main 1^{er} février, et la crue envahit les rues adjacentes empêchant les communications avec l'Université et la Ville, personne n'osait traverser la Cité en bateau, le Parlement dût suspendre ses séances.

Nous extrayons du « Journal d'un Bourgeois de Paris » sous CHARLES VI les curieux renseignements suivants au sujet des inondations dont il fut le témoin :

« 1411. Depuis la Toussaint jusques à Paques ne fut oncques jour qu'il ne cheist (tomba de pluie) de jour ou de nuyt et dura la grande eau jusques en my Avril, qu'on ne pouvait aller es marez entre Saint Anthoine et le Temple, ni dedans la Ville, ni dehors ». Ce siècle fut épouvantable. A la guerre civile, à la guerre étrangère se joignaient les calamités de toutes sortes : épidémies, peste, famines. De 1414 à 1493 des inondations ravagèrent Paris : « En 1426 au mois de juin, suivant le récit du Bourgeois de Paris, furent les eaux si grandes par toute la France, que la propre nuit de Saint Jean quand le feu fut bien allumé et que les gens dansaient autour et que le feu fut abattu, la rivière creut tant qu'elle vint destaindre le feu. Après six jours elle fut si démesurée qu'elle passa la Croix de la Place de Grève (aujourd'hui de l'Hôtel-de-Ville).

« Et furent les marais plains d'eau

Pour ce, fut faite, une procession généralle,

Qui fut moult solennelle et piteuse (édifiante) »

Le même Bourgeois nous apprend encore que « la rivière de Saine fut si grande le 8^e jour de juin 1427 à la Penthecotte que la dite rivière arrivait à la Croix de Grève et se tint en ce point jusques au bout des festes, et le Jeudi elle crut de près de deux pieds et demy de hault. Et fust l'isle Nostre-Dame couverte et aux Ormettiaux qui sont de ça de l'autre côté de la rivière, devers l'Eglise Saint-Paul, presque toute la terre estoit couverte. En ce tems faisoit on procession moult et piteuse et dedans Paris et aux Villaiges ».

« En 1431, il négeait nuyt et jour et avecques toujours il pleuvait et cela si aprement que la Seine qui estoit si grande comme jusque dedans la Mostellerie, fut toute prinse de la gelée jusques à 1432. Le mois en suivant les eaux furent si fortes qu'elles couvrirent l'ile Notre-Dame. La rue de la Mortellerie fut inondée jusqu'au premier étage, ainsi que les maisons du pourtour Saint-Gervais ».

« Le Dimanche en suivant (22 avril 1436) lisons-nous encore dans le même journal, fut faicte procession générale très solemnellement pour rendre graces à Dieu de l'heureuse entrée à Paris du Connétable de RICHEMONT, prélude de l'entrée de CHARLES VII et du départ des Anglais et ce jour plut tant fort que la pluie ne cessa tant que la procession dura, qui dura bien trois heures pour aller que venir ; et furent les Seigneurs (chanoines) de Sainte-Geneviève moult agrenez de la pluie car ils étaient tous nus piez, mais espécialement ceux qui portoient le pré-

cieux corps de Madame Sainte Geneviève et pour certain oncques nulz de tous ceux n'en fut oncques mammis, ne malades, ne découragés, qui me semblent droit miracle de Madame Sainte Geneviève qui peut bien faire par ses mérites par devers Notre Seigneur et plus que tant, comme il appert, en sa sainte légende, comment par plusieurs foys, elle a sauvé la bonne Ville de Paris, l'une foys de son temps, l'autre foys des grandes eaux et plusieurs autres périls ».

Au contraire, en 1448, un chroniqueur note que « la rivière de Saine fut si petite que, à la Toussaint, on venoit de la place Maubert tout droit à Nostre Dame à l'aide de quatre petites pierres et hommes et femmes et petiz enffens sans mouiller leurs piez ». Caprice du vieux fleuve resté fantasque et primesautier à travers les âges pour ne point différer trop de ses riverains.

En 1480 « l'hiver commença tard mais dura de Noël à février et fut si rude que les vieilles gens disaient qu'ils n'en avaient jamais senti un pareil. La Seine fut prise jusqu'à porter charrois, les bateaux furent détachés par les glaçons et emportés contre les ponts de Paris qu'ils ébranlèrent » (SAUVAL).

En 1493, la Seine inonda les bas quartiers sur ses bords, la Grève, la Mortellette, Saint Jacques la Boucherie furent couverts d'eau et pour en conserver le souvenir on érigea sur le quai près du Châtelet, à la Vallée de Misère, un pilier portant une image de la « Vierge Mère des Sept Douleurs », au-dessus de laquelle était gravée ce quatrain :

Mil quatre cent quatre vingt seize
Le septième jour de Janvier
Seyne fut ici a son aise
Battan le siège du pilier.

Nouvelles inondations en 1497, le Pont Notre-Dame fut mis en danger, ce qui laissa très froid le Corps de la Ville. Aussi, lorsque deux ans plus tard ce pont s'écroula « pour une cause peu apparente mais non imprévue » avec les 65 maisons qu'il portait, mit-on incontinent en prison Prévôt des Marchands et Echevins ainsi que ceux de l'année précédente et divers fonctionnaires pour leur apprendre à mieux avoir souci de leurs charges. Ceux de ces malheureux qui ne purent payer des amendes auxquelles on les condamna dans une saine compréhension des responsabilités, languirent en prison toute leur vie. D'ailleurs l'Administration durant encore tout ce siècle fit preuve d'une remarquable incurie ; les quais construits à différentes reprises n'étaient en somme que des berges grossièrement pavées et promptement impraticables. Les ponts souvent endommagés par de hautes eaux ne recevaient que de trop sommaires réparations. Toutefois à la suite des sanctions appliquées au Prévôt des Marchands et aux Echevins coupables, des mesures furent prises pour exhausser le sol de la Cité et des quartiers bordant la rivière. Le travail s'exécuta rapidement ; et presque dans toutes les maisons de l'île et des Entours du Châtelet et de l'Hôtel de Ville, les anciennes boutiques devinrent des caves, les remblais s'élevant à dix ou douze pieds.

XVI^e SIECLE

Pendant les xvi^e et xvii^e siècles, les inondations à Paris se manifestent avec autant de violence qu'au siècle précédent. On ne compte pas moins de douze crues très fortes rien que pour le xvi^e siècle. En 1502 et 1504 les eaux furent très hautes. « En l'an 1521, après Pasques, lisons-nous dans le « Journal de l'Avocat Versoris », et même ment environ la my may, fut à Paris merveilleuse cherté de blez et de pain, en manière que le septier de blé estoit vendu 5, 6, ou 7 francs et, à la fin n'estoit possible en recouvrer pour son argent, pour raison de quoi les pauvres de Paris eurent une intolérable indigence. La châsse de Madame Sainte Geneviève, pour raison de ce, fust descendue et portée en procession en la manière accoustumée pour les vivres et disposition du temps et fut-ce au moys de juing, le vendredy et le lendemain du Saint Sacrement ».

« Le vendredy, 6^e jour d'Aoust (1523), fut descendue la châsse de Madame Sainte Geneviève avec procession fort honorable et ce pour l'estat et paix du royaume, pour la mauvaise disposition du temps car au moyen des grandes eaues procédant du ciel les grains et les blés cuidèrent demeurer aux champs et ne se pouvoit parachever l'aoust. Dieu, de sa grace, deux jours avant la descente d'icelle se mist le temps au beau ».

« Le mardi 24 May 1524, fut descendue la châsse

Madame Sainte Geneviève pour subvenir principalement aux biens de la terre qui périssaient de sécheresse. Néanmoins le dit jour il ne chut aucune pluie, combien que le tems durant la procession, fut fort couvert de nuées, toutefois le Jeudi second jour d'après qui fut le jour du sacrement, il plut assez largement ».

« Le 31^e et dernier jour de May (1527) à mi Vendredy fut descendue la châsse de Madame Sainte Geneviève. La cause de la descender fut pour les guerres et la paix avoir, et mesmement pour la grant et continuelle pluie qui avait bien duré de six à sept semaines, en manière que tous les fruits de la terre demouraient sans advancement ; mais après la descente de la Bonne Dame commença à faire beau temps et chaulx, nous avions bon mestier (besoin) ».

En 1547, la Seine déborda mais sans dépasser une hauteur anormale, mais cette inondation fut cause d'un accident terrible : un bateau qui se trouvait amarré au petit Châtelet se détacha et vint heurter une des arches du Pont Saint-Michel. Un second bateau chargé de moellons s'échappa du même lieu et alla frapper la même arche ; sous ce formidable coup de bélier, une partie du pont et 17 maisons s'écroulèrent avec un bruit terrible.

De crainte d'un pareil désastre, les marchands et artisans qui tenaient sur le Petit Pont étaux et boutiques déménagèrent.

L'hiver de 1564 fut très rigoureux, le pain gela, la Seine prit entièrement, puis la neige et la glace sous

une rafale de vent du sud fondit rapidement et le fleuve déborda. Les eaux torrentueuses envahirent avec grand fracas la Grève jusqu'à la rue Jean-de-l'Epine et jusque vers Saint-Merry.

Pendant trois ans consécutifs, les grandes eaux submergèrent Paris « pour faire cognoistre, dit un curieux livre du temps, que Dieu nous avertissant, voulait nous attirer à conversion ».

« En 1582, dit « l'Estoile », la rivière de Seine fut furieusement débordée et les eaux furent partout si grandes qu'on pense être revenu à un second déluge ».

En janvier 1583, la Seine déborda dans la Cité et au quartier de la Grève. Le journal de l'Estoile nous donne le récit de l'inondation de 1591.

« Le jeudi 3 janvier 1591 qui était le jour de Sainte Geneviève, la rivière de Seine qui était si basse en cette saison que l'on pouvait aller à pied sec du Quay des Grands Augustins en l'isle du Palais, (ce qui n'avait été vu de mémoire d'homme) vinst à croistre ce jour sans aucune cause apparente, car la gelée avait continué huit jours entiers sans pluie et continuait plus fort qu'auparavant. La cause toutefois pouvait estre de ce que le dimanche et lundi précédents, le vent du couchant avait tiré, qui pouvait avoir chassé les nuées vers l'Orient et les sources des rivières, où étant crevées, les pluies avaient causé la crue des eaux ; ou que le vent estant au levant avait chassé l'eau en abondance à val la rivière ; ou

que les arches des ponts étant gelées, l'eau, ne pouvant passer, avait regorgé contre mont ».

Le 14 mars 1595, la crue des eaux étant telle qu'elle menaçait d'enlever les ponts, l'un d'eux, le Pont-aux-Meuniers, s'écroula. Il allait du Châtelet à une des tours du Palais ; il était composé de onze moulins dont sept furent renversés. Voici comment l'Estoile raconte cet événement : « Le Pont-aux-Meuniers tomba, entraînant avec soi une grande ruine de maisons, biens et hommes. Huit-vingt personnes y périrent ; un des insignes massacreurs de la Saint-Barthélemy qui, le jour de la Toussaint 1589, avait jetté de dessus un pont un pauvre Anglais, y mourrut, submergé avec tout son bien, son train et ses enfants. »

XVII^e SIECLE

Quinze crues de 1610 à 1700. En 1610, l'inondation et la débâcle causèrent d'immenses ravages à Paris. SARVAL qui en fut témoin raconte que, entre le Pont Notre-Dame et le Pont au Change, la glace devint épaisse de plus de deux toises. La rivière dégela tout à coup entraînant des bateaux chargés de bois, de blé, de vin, de sel et autres marchandises ; un des côtés du Pont Saint-Michel tomba avec ses maisons, sans que personne fut noyé qu'une servante. Le Pont au Change fut tellement ébranlé que la plupart de ses maisons tombèrent dans l'eau avec quantité de

meubles. Dans le mois de février 1649, la ville fut inondée dans la Cité et rue Saint-Antoine. Voici ce qu'en dit DUBUISSON-AUBENAY : « L'inondation de la rivière continue refluant dans les fossés de la Ville et d'eux dans les égouts, en sorte que les rues du Port-Royal, du Temple jusqu'aux Blancs-Manteaux, Saint-Antoine au carrefour Saint-Paul ne se passent qu'à planches et bateaux. La vieille et la neuve Saint-Paul, celle des Lions et le bas de celles de Beautreillis et des Célestins avec tout le quai et place des dits Célestins et Arsenal sont couvertes de l'eau, partie regorgeant de l'égout des Célestins, mais beaucoup plus refluee et débordée de l'abreuvoir Saint-Paul. En sorte que toute cette suite de maisons qui sont depuis le haut du dit abreuvoir et rue Saint Paul jusqu'à ladite rue des Célestins, sont assiégées et isolées dans l'eau de toutes parts ».

« Le vieux pont de bois de la Tournelle couvert d'eau, les jardins du terrain de l'Archevêché, cloître et porte Saint-Landry remplis d'eau, le pont des Tuileries démembré de plusieurs piles de bois et arches emportées, des chantiers de bois rangés des deux côtés de la rivière, au-dessus de la ville, hors des portes Saint-Antoine et Saint-Bernard et au-dessous de la ville à la Grenouillère ont été emportés par les eaux. Dans l'île Notre-Dame on ne passe ni l'on aborde les ponts que par bateaux ».

En 1651, dans le mois de janvier, les mêmes désastres se renouvelèrent. La 1/2 du Pont de la Tournelle fut emportée. « La crue extraordinaire de la

Seine, lisons-nous dans la Gazette, l'ayant fait déborder, a causé quelques dégats particulièrement au Pont au Change, dont l'une des arches ayant esté entrouverte par la rapidité de ses eaux, quatre ou cinq maisons ont été ruinées ».

L'eau parvenait au deuxième étage d'une maison aujourd'hui disparue située près de la rue de Longpont (Rue de Brosse).

A la suite de cette inondation, les bourgeois des alentours du quartier de l'Hôtel-de-Ville où se concentre le commerce et qui se trouvaient des plus exposés aux ravages des eaux, adressèrent de pressantes réclamations au Bureau de la Ville. On tint de nombreuses assemblées à l'Hôtel de Ville, beaucoup de propositions surgirent, il fut question d'établir un canal de dérivation au nord de Paris, mais aucune suite ne fut donnée à ce projet.

En 1651, l'eau pénétra dans le cloître Notre-Dame, dans les cours du Palais ; elle s'élevait de vingt pieds au-dessus de son niveau habituel. Mais la plus formidable inondation de ce siècle fut celle de 1658, dont les Parisiens gardèrent longtemps le cruel souvenir. La Seine furieuse emporta le Pont Marie, presque neuf pourtant ; « 22 des maisons qui le couvraient avaient, écrit Guy Patin, chuté dans la rivière à minuit précis et 50 personnes avaient été noyées ; et il s'y trouvait deux maisons habitées par des notaires, l'une d'elle fut engloutie avec les arches du pont et le notaire fut enseveli avec ses minutes ». Dans un « Journal de Voyages à Paris »,

deux Hollandais racontent à ce sujet ces détails :
« Et comme dans les malheurs il arrive souvent quelque chose qui occupe ceux qui cherchent plus à s'en divertir qu'à s'en affliger, on dit qu'un gros clerc de notaire logé au bout du pont et dont la maison fut fendue en deux, fut emporté. Le lit dans lequel il était couché fut jeté dans la rue sans qu'il en sentit rien, tellement il dormait profondément, et fut tout étonné de se trouver ainsi à son réveil couché au milieu de la rue parmi tant de ruines et de débris ».

« L'accident du nouveau Maire est plus moral puisqu'il a joint ce que cet ancien trouvait de bon au mariage, le premier et le dernier jour. Il n'y avait que deux ou trois heures qu'il était couché avec son épouse qu'il fut obligé de se lever au branle de son lit et de toute sa maison et de se sauver en chemise. Sa chère moitié y périt et il s'est trouvé veuf et marié en moins d'une nuit ».

Les auteurs de ce journal ajoutent qu'on leur raconta également qu'un carrosse de marquis qui passait sur le pont au moment de l'accident, fut englouti et qu'un autre tomba rue Saint-Denis dans une cave minée par les eaux.

L'ensemble des dégâts fut estimé à cinquante millions de francs. A cette époque la Presse se préoccupait beaucoup moins qu'aujourd'hui du désastre national ; du moment que la Famille Royale n'était pas atteinte, les journalistes du temps se contentaient d'enregistrer les faits sans se livrer à aucune réflexion. Voici en effet les seules lignes que le suc-

cesseur de Théophraste RENAUDOT consacre à la crue dans la Gazette de mars 1658 : « Mais leur joye a esté beaucoup troublée par les désordres de notre rivière, qui, s'estant extraordinairement enflée, a non seulement inondé presque toutes nos rues et rempli quantité de maisons, notamment de faubourgs, jusques aux premiers étages, mais renversé, la nuit du 28 février au premier de ce mois, la plus grande partie de l'isle Notre Dame, avec perte de plusieurs personnes, quelque ordre que nos Magistrats aient apporté pour prévenir un si triste accident ».

La même Gazette nous apprend que, le 3 mars, c'est-à-dire le surlendemain, la Reine de Suède et toute sa cour assistèrent au ballet d'Alcidiane. Le lendemain le Roi et la Princesse d'Angleterre ouvrirent le bal au Louvre et, le 5, ils se rendirent à une mascarade des plus pompeuses ».

Au puits du cloître Notre Dame, l'eau jaillissait avec violence. Elle entra dans l'Eglise du Saint Esprit en Grève ; on allait en bateau de la rue de la Tixeranderie à la rue du Mouton et à la rue du Coq, c'est-à-dire sur l'emplacement qu'occupe la rue de Rivoli. La Seine vint à la Grand'Rue Saint-Antoine jusque près de l'Eglise. Les Pères Célestins en eurent sept pieds de hauteur en leur cloître, qui était situé sur l'emplacement où a été élevée la caserne de la Garde Municipale (Boulevard Henri IV) et jusque sur le dernier marchepied de leur maître autel. L'inscription suivante fut gravée sur une plaque de marbre scellée dans la muraille du cloître :

Anno 1658, mense februario
Exudanti sequanee fluctus hic
Aliquandiu stagnantes, median hujus
Quadri linean attigere

(En l'an 1658), au mois de février, les eaux de la Seine débordée, s'arrêtant quelque temps ici, atteignirent la ligne médiane de ce carré).

« Cette ligne, dit BONAMY, dans un mémoire présenté en 1781 à l'Académie des inscriptions et belles lettres, était à cinq pieds au-dessus du pavé du cloître et ce cloître était à environ deux pieds au-dessous du pavé qui est devant la porte de l'Arsenal, de sorte qu'il devait y avoir 3 pieds d'eau sur ce pavé ».

L'ingénieur P. EGAULT qui, en 1814, publia un mémoire sur les inondations de Paris, y constate que, dans les premières années du XIX^e siècle, cette inscription avait déjà disparu. MORET, dans sa « Muse historique » raconte cette inondation :

.....Madame la Rivière
Qui s'est montrée un peu trop fière,
Et qui, par ses débordements,
A détruit post et batiments,
A fait plus d'étranges ravages
Dans un grand nombre de ménages
Que n'auraient fait trente démons.

Sur cette inondation SCARON écrit à PÉLISSON :

Je me plaignais du froid âpre et cruel
Et je me plains du terrible dégel.

De gros torrents et neiges répandues
De Seine enflée à vagues épandues.
Du grand Paris montre les dehors
Ou se lassant de ses antiques bords
Faisant partout les mers longues et larges
Il lui faudra des montagnes pour images.
La barque flotte où roulait la charrette,
Dans les cantons voisins de l'Arsenal,
On ne fait plus ses visites qu'en bac ;
Enfin Paris, du moins une partie,
Offre à mes yeux vision travestie.
La Seine enfin ne fut jamais si fière
Et ne fit tant de si grosses rivières.
Enfin ses grands et dangereux progrès
Ne vont faire qu'un lac des jardins du Marais.

Du pont de l'île (pont Marie) en un instant fondu
Non sans horreur, l'insulaire éperdu
Voit la grande brèche et le vide effroyable.

Le Roi donna asile aux sinistrés dans les logis du
Louvre alors déserts.

XVIII^e SIECLE

Dans ce siècle, grâce aux documents publiés, récits et mémoires du temps, il est plus facile de connaître les inondations qui désolèrent Paris. Les premières au début du siècle, 1701, 1709, 1711, furent peu désastreuses. Celles de 1726 occasionnèrent de nombreux accidents : deux cents bateaux chargés de

denrées d'approvisionnement furent entraînés et fracassés, bouchèrent les arches du pont Rouge et du pont Notre-Dame, entraînèrent des moulins où le feu s'anima.

Mais la plus terrible de toutes les crues fut celle de 1740 qui atteignit son maximum le 25 décembre. Elle atteignit 8 mètres.

L'avocat BARBIER nous a laissé dans son Journal un tableau complet de cette inondation mémorable entre toutes : « Actuellement Paris est entièrement inondé, toutes les boutiques sont fermées ; de tous les côtés on est réfugié au premier étage, et c'est un concours de bateaux comme en été, au passage des 4-Nations (devant l'Institut). Sur le pont au Blé (Quai des Célestins), l'eau vient au-dessus des portes cochères. La place de Grève (Place de l'Hôtel-de-Ville) est remplie d'eau ; la rivière y tombe par dessus le parapet ; toutes les rues des environs sont inondées ; dans les maisons à porte cochère, les bateaux entrent jusqu'à l'escalier, comme les carrosses feraient. Il y a plus : dans toutes les rues de Paris où il y a des égouts, l'eau de la rivière y gonfle, se répand dans la rue et il faut y passer dans des bateaux ou sur des planches ».

On ne savait plus quel chemin prendre pour aller dans Paris en carrosse, d'autant que des gardes se tenaient sur tous ceux des ponts de Paris qui étaient couverts de maisons. Pont Notre-Dame, Petit Pont, pont Saint-Michel, pont au Change et pont Marie, pour en interdire l'accès, d'où une situation particu-

lièrement difficile que montre le récit de BARBIER :

« La police a fait déménager, il y a deux jours, tous les marchands locataires qui sont sur les ponts Saint-Michel, au Change, Notre-Dame et pont Marie. L'eau est si rapide et si haute qu'on craint fort qu'elle ne les jette à bas ; les arches, surtout des deux bouts, sont, à peu de choses près, bouchées ; on ne passe donc que sur le pont Royal et le pont Neuf. Tous les habitants de l'île Notre-Dame sont enfermés. Les gens de pied ne passent plus même sur le pont de bois qui va à Notre Dame (le pont Rouge qui faisait communiquer l'île de la Cité et l'île Saint-Louis). Toutes les caves de Paris sont encore pleines d'eau, il y a des ordres pour visiter les fondements quand la Seine sera retirée et le dommage est considérable. La ville fait abattre un grand nombre de bâtiments à la descente du pont Marie...

« Les eaux se sont enfin retirées pour laisser arriver par eau les provisions de Paris, mais après avoir fait de grands ravages dans toutes les campagnes et avoir endommagé bien des maisons à Paris ».

Les bateaux ne ravitaillent plus Paris ; le gouvernement royal « sans se rebuter, dit BONAMY, ni des frais ni de la difficulté des chemins que les eaux répandues de toutes parts rendaient presque impraticables » fit venir « tant des pays étrangers que des provinces du royaume qui avaient été les moins maltraitées » des quantités considérables de blé dont on remplit les couvents et les hôpitaux. Cependant Paris, quoique abondamment approvisionné de blé,

faillit manquer de pain. On a su, dit BARBIER, par un fermier général fort entendu qui a le détail des entrées de Paris que la Ville avait été a deux jours de sa perte par le défaut de farine, à cause de l'impossibilité d'aborder au Moulin à Vent et de jouir des moulins à eau ; et en effet les habitants ne pouvaient se nourrir de blé à l'état de grain !

La peur où l'on était de la disette eut un résultat assez inattendu : le procureur général du Roi, s'étant renseigné sur la quantité de farine qui se consommait pour la confection des gâteaux des Rois et ayant appris qu'elle se montait souvent à cent muids, jugea qu'il convenait d'empêcher « cet emploi de farine si inutile et si superflu à tous égards. » et à sa requête, le Parlement, par un arrêt du 31 décembre, fit « inhibitions et défenses à tous boulangers, pâtisseries et autres, de fabriquer, de vendre, débiter, à l'occasion des fêtes des Rois ou autrement, aucun gâteau de quelque nature qu'il soit, sous peine de cinq cents livres d'amende ».

DULARUE qui, dans l'édition définitive de « l'Histoire physique, civile et morale de Paris » (1829) consacre un premier chapitre aux débordements de la Seine, raconte qu'il possédait un petit in-12 en mauvais état intitulé : « Les Antiquités, Fondations, Singularités des Villes, Châteaux du Royaume, imprimé en 1605.

Le volume portait sur la couverture la note manuscrite suivante : « Ce livre a été trouvé en 1740, du temps des grosses eaux. L'eau était si haute

qu'elle allait jusqu'au deuxième étage de la porte Saint-Bernard. Ce livre flottait sur l'eau, il entra par la fenêtre de chez Monenque. Signé : LENOBLE ».

BONAMY, dans son rapport à l'Académie des Sciences, dit : « Le jour de Noël au matin, toute l'île Louviers fut couverte, on passait en bateau au-dessus de l'estacade. Le quai des Célestins était couvert d'eau dans toute sa longueur jusqu'à la rue Saint-Paul où l'eau entrait jusqu'à la rue des Lions. Au-delà du pont Marie, les eaux depuis la place aux Veaux, remplissaient la rue de la Mortellerie jusqu'en deçà de la rue Geoffroy-Lasnier ; elles entraient dans la rue du Mouton jusqu'au ruisseau de la rue de la Tixeranderie, et de l'autre côté, s'avançaient jusqu'à la moitié des rues Jean de l'Epine, de la Vannerie, de la Tannerie, enfin jusqu'à l'entrée du quai Pelletier. Il y en avait plus de huit pieds au bout de la rue de la Mortellerie et l'eau passait par dessus du mur du parapet où est la Croix ».

Dès le commencement des inondations, on avait imploré le secours du Ciel pour obtenir la cessation du fléau. Par arrêt du Parlement, la châsse de Sainte Geneviève et celle de Saint Marcel furent découvertes ; les paroisses de Paris et toutes les communautés religieuses allèrent en procession à Notre Dame et à Sainte Geneviève.

De l'inondation de 1751, BARBIER écrit « La fonte des neiges et les grands hivers dans les pays hauts ont fait déborder ici la rivière de la Seine. On va en bateau dans la rue de Vienne, et jusqu'à la fon-

taine de la place Maubert. Dans la Grève on n'entre qu'en bateau dans l'Hôtel de Ville. Il y a ordonnance affichée pour obliger ceux qui demeurent sur les ponts Notre Dame, pont au Change, pont Saint-Michel de déménager avant que la violence des eaux n'endommage les ponts. Cependant il est certain que l'eau est encore de trois pieds moins haute qu'en 1740.

A cette époque, l'accès de sensiblerie que fit éclore Jean-Jacques ROUSSEAU n'était pas encore très développé, car COLLÉ se plaint dans un étrange regret et avec une certaine indépendance de cœur : « Je suis monté aux Tours Notre Dame, mais le temps nébuleux m'a ôté la moitié du plaisir que j'aurais eu à voir un spectacle si beau et si singulier ».

Les débordements de la Seine en 1764 eurent beaucoup d'analogie avec ceux de 1740. M. PASSENOT, ingénieur géographe du roi dit dans son rapport que « dans la Cité, la cour de la Présidence était remplie, l'eau ayant remonté par l'égout. La partie du cloître Notre Dame qui aboutit au pont Rouge était inondée, le jardin du Terrain était une île, l'eau qui avait remonté d'un côté par l'abreuvoir s'étendait assez loin dans la rue du Cloître ».

Près de vingt années se passent sans que les crues parviennent à Paris à une hauteur extraordinaire.

En 1784, inondation désastreuse : aux grandes eaux se joignit une débâcle rendue formidable par une gelée persistante. Mais les plus terribles furent celles qui vinrent clore ce siècle en 1795 et en 1799. En cette dernière année la Seine déborda d'une manière

formidable, tous les égouts refluèrent dans les rues, on ne pouvait passer qu'en bateau place de Grève, le flot venait battre les marches de l'Hôtel de Ville, les blanchisseuses lavaient rue de la Tixeranderie sur le pas de leur porte.

Des ouvrages de défense avaient été faits les années précédentes ce qui épargna des rues qui auparavant avaient été inondées.

XIX^e SIECLE

Si les inondations ont désolé Paris dans les dernières années du XVIII^e siècle, le XIX^e s'ouvre également sous les funestes efforts de ce fléau qui sévit avec fureur en 1802 et en 1807.

En décembre 1801, secondée par des vents furieux les eaux montèrent à 7 m. 52, la rivière charriait fortement, la promptitude et la hauteur de la crue n'avaient pas permis de fermer l'Estacade de l'île Louviers et de l'île Saint-Louis ; avec des peines infinies, on put mettre des poutres. Les eaux interceptèrent la communication des rues Saint-Paul et des Barres, couvrirent tout le port de la Grève, puis parvinrent dans les rues de la Mortellerie par les rues des Barres, Pernelle et des Oudinettes ; elles avaient 80 centimètres de hauteur au pied du perron de la maison commune, elles couvrirent une grande partie de la cour de la Sainte Chapelle, entrèrent dans les jardins de l'Archevêché, inondèrent le cloître, le port Saint-Landry, où il y avait 1 m. 72 d'eau.

En 1807, la Seine s'éleva jusqu'à 6 m. 70 ; au pont d'Austerlitz elle était de niveau avec le sommet d'Epine ; les mêmes quartiers qu'en 1802 furent inondés, mais les eaux causèrent peu de dommage et le souvenir s'en effaça vite.

A plusieurs reprises, en 1817, 1818, 1819 et 1820, les grandes eaux et les glaces se montrèrent redoutables mais n'occasionnèrent aucun désastre.

En 1836, la Seine envahit la Grève : entre le pont Notre-Dame et le pont au Change, elle avait l'aspect d'un effroyable torrent. L'Estacade de la gare de Grenelle fut emportée, celle de l'île Saint-Louis fut très menacée. Lors de l'inondation de mai 1836, la Seine s'éleva à 7 mètres ; les quais furent envahis.

En 1845, 1847, 1848, des crues eurent lieu, mais ne présentèrent aucun danger sérieux.

En 1850, 1853 et 1854, le niveau des eaux s'éleva à cinq mètres seulement, grâce aux travaux de défense qui avaient été exécutés antérieurement. Le système d'encaissement des rives du fleuve protégea efficacement les quartiers riverains. Toutefois, en 1856, il y eut une crue tellement violente que les quais furent inondés. Le service des Postes fut un instant interrompu entre l'Hôtel de Ville et Bercy. Dans cette dernière localité, (Bercy était alors un petit village de banlieue), le recouvrement des effets échus fut opéré en bateau par les garçons de la banque. Les années de 1861 et de 1867 comptent aussi dans les annales de l'inondation. Paris et la banlieue eurent encore à souffrir des inondations de décembre

1872, de 1876, qui est de beaucoup, jusqu'à 1910, la plus forte de celles qui se sont produites en ces dernières années. La fonte des neiges, d'une part, de l'autre la continuation des pluies avaient démesurément grossi les divers affluents du fleuve.

Depuis le 17 janvier, la Marne, le Grand Morin, le Loing, l'Yonne atteignaient les plus hauts étiages. La crue de la Seine commença à se faire sentir le 20 février, mais elle augmenta d'heure en heure et ne tarda pas à devenir menaçante.

En amont de la ville, l'inondation prit les proportions d'un désastre. La plaine, depuis Maisons-Alfort jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges, est transformée en un immense lac d'où émergent d'étroits îlots, les cimes des arbres et quelques toits de maisons.

Les habitants sont obligés de chercher un refuge à Paris; partout les vents ont déraciné les arbres que les rivières tumultueuses roulent et qui vont battre en brèche les maisons riveraines. Bercy, le quartier de Javel où plusieurs maisons s'écroulent sont sous l'eau.

En 1880, la débâcle des glaces amène une seconde inondation de la Seine qui causa de grands ravages en aval de Paris.

ANNEE 1910

Du 15 au 20 janvier 1910, la population de Paris regarda sans émoi la Seine grossir comme elle le

fait généralement au milieu de l'hiver : certains Parisiens n'y virent que l'inconvénient d'être privés de transports sur l'eau, les bateaux mouches cessant leur service.

A partir du 21 janvier, la crue devient violente, la Seine charrie pêle-mêle toutes sortes d'épaves, la circulation fluviale est impossible, le fleuve commence à déborder aux extrémités de Paris.

Mais les Parisiens qui n'ont pas vu de grandes crues depuis longtemps, surtout les jeunes (car il faut remonter à l'année 1876, c'est-à-dire 34 ans plus tôt pour retrouver une crue désastreuse), ne s'émeuvent pas encore. Ils apprennent que les chemins de halage dans la banlieue sont couverts par les eaux, mais cela ne les touche pas. L'eau continue à monter, le 22 janvier les berges du côté de Bercy et d'Auteuil sont envahies, des infiltrations se produisent dans les parties basses à proximité du fleuve. On s'amuse au Jardin des Plantes en voyant les eaux gagner la fosse des ours. Les flots dévastateurs envahissent la Cité, également par infiltration : la vieille rue des Ursins, qu'on appelait autrefois la rue basse des Ursins, semble une rue vénitienne. Il y a deux mètres d'eau dans les caves du Palais de Justice.

Les habitants de Paris s'aperçoivent de la crue surtout par la gêne qu'elle leur cause dans leurs petites habitudes : le 25, les moyens de transports font défaut : arrêt des tramways électriques dont les usines productrices de force sont inondées, du chemin de fer Métropolitain. On prévoit que dans la

journée du 24, le niveau de la crue de 1876 va être atteint. C'est surtout aux points extrêmes de Paris, près du fleuve, et dans la banlieue que l'inondation fait des ravages et oblige les habitants à déguerpir ; 7 m. 65 au pont Royal.

On constate dans cette journée que la crue de cette année a dépassé de 20 centimètres celle de 1876.

Les chemins de fer de la gare d'Orsay à la gare d'Austerlitz et de la gare des Invalides à Versailles cessent le service, les téléphones dont les fils sont dans les égouts ne fonctionnent plus.

Le 25, tout Bercy, le quai de la Rapée et les rues proches de la gare de Lyon sont sous l'eau, ainsi que la partie basse d'Auteuil. La crue atteint le 26 au pont Royal la cote de 8 m. 29, supérieure de 0 m. 84 à celle de 1876, dépassant de 0 m. 29 celle de 1740. Il faut donc remonter à plus de deux siècles pour trouver une semblable inondation.

Ce qui surprend le plus, c'est de voir les effets de cette inondation se produire loin de la Seine, dans des rues relativement élevées, la place du Havre est envahie, l'accès de la gare Saint-Lazare devient difficile. Ceci prouve l'existence d'un bras de la Seine passant autrefois dans ces parages et permettant des infiltrations dans les parties éloignées du fleuve actuel.

Les quartiers de la rive gauche et des Champs Elysées sont envahis. Les jours suivants la crue s'élève encore, le Palais Bourbon, l'Esplanade des Invalides, la place de la Concorde ont de l'eau. Jusqu'alors

les quais ayant eu une bonne contenance, nos vieux quartiers ont résisté à l'envahissement, sauf la partie basse de la Cité, rue des Ursins.

Le 27, au quai d'Anjou, tout près du pont Sully, l'eau est à quelques centimètres seulement du parapet. Une équipe d'ouvriers établit un barrage sur ce point, les riverains ont fait murer solidement les soupiraux des caves et le bas des portes.

Tout près de Notre Dame, les rues Massillon et Chanoinesse sont maintenant en partie submergées. Les locataires de l'immeuble portant le n° 1 de la rue des Ursins ont été déménagés par les gardiens de la paix.

Des bateaux transportent des habitants dans leur logement. Au port Louviers, le barrage de la Rampe a pu être aveuglé avec des bâches et l'eau n'envahit plus le quai Henri IV.

Le poste de l'Arsenal, quai des Célestins, a dû être évacué. La circulation est interdite sur le pont d'Arcole. Le danger est grand car le travail pour enlever les bois flottants devient de plus en plus difficile. Les fossés qui entourent l'Hôtel de Ville sont pleins d'eau. Deux pompes y sont installées.

On ne voit également plus les arches du pont Louis-Philippe, ni celles du pont Sully. Elles ont disparu sous l'effroyable assaut des vagues. Devant le n° 36 du quai des Célestins, des ouvriers bâtissent une digue pour arrêter le flot menaçant. De minces filets d'eau filtrent à travers le granit des parapets ; l'estacade de l'île Saint-Louis oscille sur ses bases. Le

soir, elle offre un aspect lugubre avec ses reverbères éteints, ponton perdu dans les ténèbres que secoue la colère des eaux.

Deux nouvelles lagunes viennent d'être formées là-bas par les débordements du fleuve : ce sont les rues Massillon et Chanoinesse dont les habitants se sauvent en poussant des cris d'épouvante.

Quai Henri IV, des barriques ont été rangées le long du trottoir. Elles ont été arrachées au courant destructeur. Le barrage de la rampe du Port Louviers a été aveuglé par des travaux de maçonnerie.

Au Palais de Justice, l'impassibilité professionnelle des magistrats subit une dangereuse épreuve. Malgré la tenue d'une audience de référé qui donne d'ordinaire une animation à la salle des Pas Perdus, la vie semblait s'être retirée du Palais.

La plupart des Chambres civiles n'ont été ouvertes que pendant une heure ou une heure et demie. Les magistrats de la Chambre criminelle, de la Cour suprême ont siégé dans la salle du Conseil de la Chambre civile pour entendre la fin des plaidoiries dans l'affaire des agents de change et de la coulisse. Quant aux audiences correctionnelles, elles ont été fort rapidement expédiées. Dans l'une d'elle, à une heure de l'après-midi, les inculpés, détenus préventivement, n'étaient pas encore arrivés. Ils n'ont fait leur entrée dans le box des prévenus qu'à deux heures. Les galeries et les escaliers de l'instruction, plongés la veille dans une obscurité profonde, s'éclairaient à la lueur tremblottante de rares lanternes

qui, sous les épaisses et larges voûtes de pierre ne faisaient que rendre plus sensibles les ténèbres. Par ailleurs, le désarroi est le même, et les « magistrats sont plus attentifs à la menace de l'eau qu'aux affaires courantes ».

Cette inquiétude n'a rien qui doive surprendre : l'inondation d'heure en heure grandit ; le fleuve règne en maître autour de la Sainte Chapelle, il monte dans les locaux du Tribunal de simple police ; marche à marche, il envahit les escaliers qui permettent d'accéder de ces locaux à la vaste cour ouverte devant le boulevard du Palais ; 15 centimètres encore de crue, 20 au plus, et la cour entière sera transformée en un vaste lac qui s'étendra sur les boulevards.

On ne peut plus constater la cote au Palais Royal, l'échelle est submergée. Cette fois la crue dépasse de un mètre celle de 1802.

L'eau atteint la demie des parapets des quais ; l'on a du pour en empêcher l'envahissement boucher avec des pierres et des sacs de ciment les ouvertures servant de passage.

Bien que la Seine ne monte plus, l'eau s'infiltrant pénètre davantage dans les caves et les sous-sols et s'étend de plus dans grand nombre de rues.

Le 28, l'estacade est en partie enlevée par les eaux, et malgré les précautions prises dans l'île Saint-Louis, indemne jusqu'alors, l'eau envahit le quai d'Anjou et les caves de l'Hôtel Lambert sont inondées. Il y a des affaissements du sol dans le cloître Notre Dame.

Dans la journée, la Seine remontant sensiblement, la cote est de 8 m. 50 à l'échelle du pont de la Tournelle. Elle est encore à 0 m. 30 en dessous de la cote de l'inondation de 1658.

Enfin, le 29, légère diminution de la crue. Le dimanche 30, le temps étant beau, une foule considérable était sur les quais, longeait les parapets du pont Sully au pont Alexandre III. Tout le peuple de Paris était descendu vers le fleuve, l'examinant avec une vive curiosité.

La diminution de l'eau fut lente, il y eut même au début de février une reprise légère de la crue.

Les dévastations produites par l'envahissement de l'eau furent considérables surtout dans la banlieue. Les pertes humaines dues à la violence et à l'importance du flot furent heureusement peu importantes. Quant aux épidémies, suite ordinaire des inondations, elles n'existèrent pas grâce aux mesures d'hygiène sévèrement appliquées.

LES INONDATIONS ET LES MESURES D'HYGIENE PRECONISEES

Au point de vue hygiène, nous nous trouvons en présence de deux sortes d'inondations :

1° Les inondations régulières telles que les inondations du Nil, qui semblent ne pas donner de recrudescence d'épidémies, mais il est vrai que la situation haute que les Egyptiens donnent à leur maison les mettent à l'abri des méfaits de la maladie, en les soustrayant à l'influence des eaux. Egalement, les inondations dans l'Inde anglaise du Gange, de l'Indus sont des inondations régulières, mais il semble qu'elles déterminent une forte recrudescence de la mortalité en général et du choléra en particulier. Enfin, dans notre Indochine, le Mékong submerge à périodes fixes le vaste delta de Cochinchine. Ces crues ne sont pas sans influence sur la persistance des foyers d'infection morbide qui disséminent sur le territoire cochinchinois, cambodgien et dans le Bas-Annam les germes du choléra et du paludisme.

2° Les inondations accidentelles, telles celles que nous venons de voir à Paris, et qui sont beaucoup plus intéressantes pour le médecin hygiéniste parce qu'elles sont imprévues, que bien souvent des me-

sures architecturales prises sont insuffisantes, et surtout parce que les habitants qui en sont victimes, ignorent les mesures d'hygiène, même les plus rudimentaires pour lutter contre le fléau.

1889 : date mémorable pour l'Hygiène ; c'est à l'occasion de l'inondation de cette année-là que furent méthodiquement appliquées, pour la première fois, les mesures prophylactiques vraiment scientifiques, découlant des récentes doctrines pasteurien-nes. Ce n'est pas qu'autrefois les mesures d'hygiène étaient ignorées ; en effet, M. le Professeur TANON dans son *Traité d'Hygiène* nous dit : « Les désinfectants sont connus depuis des siècles. Les pratiques des anciennes religions, les coutumes mortuaires (embaumement, incinération), les recommandations religieuses de purification en sont les premières, et, si l'on veut prendre l'exemple de la peste, l'enfumage des gens sains à l'aide de vapeurs aromatiques était une pratique obligatoire pour toutes les personnes qui arrivaient dans un foyer de maladie. On désinfectait les vêtements dans les lazarets, et de nos jours, l'arsenal sanitaire s'est accru, mais rien n'a été inventé, on a seulement perfectionné ».

Mais si les Romains fournirent de l'eau pure à leurs administrés, grâce à des travaux d'art importants (canalisations, aqueducs), soupçonnant le rôle de transport des maladies par les eaux polluées, par contre le Moyen Age au point de vue hygiène est une période de décadence :

Sous PHILIPPE-AUGUSTE, l'eau de crue donnait un

véritable coup de fouet à l'endémie ; l'eau polluée prenait une très grande virulence, et les malheureux habitants qu'atteignaient la peste, le choléra, la fièvre typhoïde, la dysenterie mourraient par milliers. L'inondation de 1658 qui provoqua de gros dégâts, amena le Roi à essayer de lutter contre leurs conséquences. Pour ce faire, il réunit à l'Hôtel de Ville un Conseil pour décider des mesures à prendre. Ce Conseil comprenait Prévot des Marchands, Echevins, Conseillers de la Ville, et quelques envoyés des notables de la bourgeoisie, aucun médecin n'assistait à ce Conseil. La décision qui en résulta est étonnante de fatalisme : « Dans notre infortune, nous pouvons avancer que notre salut n'est pas entre nos mains, les inondations aussi fréquentes que funestes sont les effets de la colère du Ciel ».

En 1854, une petite inondation aggrave l'épidémie de choléra qui sévissait alors. On se contente de donner quelques conseils à la population afin de lui montrer le danger de l'eau polluée.

En 1889, les mesures d'hygiène se précisent, les arrêtés préfectoraux furent édictés, et les habitants des régions intéressées *légalement contraints* à les appliquer.

En 1910, des mesures furent prises par le Comité permanent des Epidémies, présidé par le Docteur Roux, Directeur de l'Institut Pasteur de Paris.

A l'heure actuelle, voici les mesures qui doivent être prises en cas d'inondation :

1° Nettoyage et assèchement du sol ;

- 2° Assèchement et désinfection des habitations ;
- 3° Assèchement et désinfection des caves ;
- 4° Désinfection des fosses d'aisances ;
- 5° Désinfection et stérilisation des eaux de pluie ;
- 6° Lutte contre les rats.

Grâce à ces mesures que nous allons étudier plus en détail, on évitera à peu près certainement les maladies causées par les inondations :

- 1° Avant tout les maladies dites hydriques :

Fièvre typhoïde.

Affections paratyphiques.

Dysenteries bacillaires.

Diverses entérites provoquées par une hyper-virulence du colibacille et de l'entérocoque.

- 2° Le paludisme, dû à la pullulation des moustiques, grâce à la stagnation des eaux.

- 3° La peste, due aux rats qui chassés des égouts viennent en masse dans les habitations y apporter des germes nocifs.

1° Nettoyage et assèchement du sol

A. — NETTOYAGE.

a) Les détritits seront arrosés d'une solution d'eau de javel au dixième, ou d'une solution de crésylol sodique à 5 %, soit encore de chlorure de calcium. On devra bien triturer avec un bâton, et après quelques heures de contact, la désinfection sera faite, il sera bon toutefois de la compléter par l'incinération.

b) Les cadavres d'animaux seront brûlés ou enfouis entre deux lits de chaux vive, loin des habitations, des sources et des puits.

Quant à la désinfection du sol, on la fera avec une solution d'eau de Javel au 30° ou avec une solution d'hypochlorite de chaux à 80 ‰, ou encore avec une solution de sulfate de cuivre à 50 ‰.

B. — ASSÈCHEMENT.

On assurera un bon écoulement des eaux, au besoin en faisant creuser des rigoles profondes de 50 centimètres, on recueillera l'eau par des drains, sinon le danger va survenir du fait de la présence de ces repaires de moustiques. Si toutefois il persiste des eaux stagnantes, on fera un mélange à parties égales de goudron et de pétrole que l'on répandra à leur surface (10 cmc. par mètre carré). Si malgré ces mesures il persiste une crainte de malaria, on utilisera préventivement 0 gr. 50 de quinine tous les trois jours.

2° Assèchement et désinfection des habitations

On débarrassera les habitations des détritits fermentescibles. Ils seront arrosés d'une solution d'eau de Javel au 1/10°, de crésylol sodique à 50 ‰ ou mieux, d'un mélange de sulfate de fer (500 grammes) et de chaux vive (1.000 grammes) qui, outre son pou-

voir microbicide possède un pouvoir desséchant qui facilitera le séchage ultérieur. Les locaux désinfectés sommairement, grâce à l'un de ces procédés, seront balayés et immédiatement les détritits recueillis à leur intérieur seront transportés loin des habitations et brûlés, ou encore enfermés dans des récipients hermétiquement clos, que se chargeront d'enlever les services de la voirie.

Si l'état des murs et des parois le permet, on les grattera, puis on les badigeonnera avec un lait de chaux.

Les immondices enlevés, la première désinfection étant effectuée, il faudra procéder aux opérations d'assèchement du local, tous les orifices, portes et fenêtres étant largement ouverts, on allumera un grand feu dans les foyers existants.

Une fois la pièce séchée, on procédera à une nouvelle et dernière désinfection ; bien souvent inutile en tant que mesure antimicrobienne, elle sera cependant avantageusement mise en œuvre pour chasser l'odeur si caractéristique de moisissure qui persiste parfois très longtemps après le sinistre.

Trois substances seront alors employées :

1° Anhydride sulfureux ;

2° Chlore ;

3° Formol.

L'anhydride sulfureux est employé à la dose de 30 grammes par mètre cube. On doit user des précautions habituelles, c'est-à-dire que tous les orifices seront soigneusement bouchés.

Le chlore est également un excellent antiseptique : on l'utilisera soit sous la forme gazeuse elle-même, soit sous la forme bien préférable de chlorure. Le chlorure de chaux sec est le seul employé ; le chlorure de chaux liquide et le chlorure de soude dissous ne le sont pas. Cette substance dégage son chlore sous l'action du gaz carbonique de l'air, et il suffira pour désinfecter les locaux de projeter le produit sur le sol humide où il se dissout. Un quart d'heure après on peut considérer la désinfection du local comme réalisée.

Malheureusement, ces deux corps : anhydride sulfureux et chlore présentent de gros inconvénients :

Odeur désagréable.

Action irritative violente sur les muqueuses (hémoptysie).

Action décolorante sur les papiers peints et sur les étoffes.

Au contraire, le formol est un corps sans danger, doué d'un grand pouvoir antiseptique et se présentant dans le commerce sous forme d'une solution d'aldéhyde formique à 40 %. On emploiera par mètre cube à désinfecter 5 grammes de ce gaz, soit 15 grammes environ de la solution. Plusieurs modes de production d'aldéhyde formique sont en présence ; le premier est le plus simple, consiste, les joints des portes et des fenêtres étant soigneusement obturés, à verser dans une casserole contenant la quantité de liquide nécessaire, une quantité double d'eau bouillante. Le formol humide qui se dégagera aura

un pouvoir de pénétration suffisant pour qu'après 10 heures de contact, la pièce soit complètement désinfectée. Le deuxième procédé consiste à faire bouillir sur une lampe à alcool, la quantité de formol nécessaire dans une casserole de contenance au moins triple, le liquide bouillant pouvant s'échapper et éteindre la lampe située au-dessous. Le trioxyméthylène en pastilles, polymérisation de l'anhydride formique, dégage du formol sous l'action de la chaleur : on pourra appliquer cette notion en plaçant dans un récipient métallique, sur une lampe à alcool, autant de fois trois pastilles que la pièce comprendra de mètres cubes ; les fumigateurs Aldor, Gonin, utilisent également le trioxyméthylène.

SCHENNING, en 1889, découvrit un autre moyen de produire l'aldéhyde formique en mélangeant la solution de formol à 40 % à la chaux vive et à l'acide sulfurique dans les proportions suivantes :

Chaux vive	1.000 grammes
Formol	120 —
Acide sulfurique.....	20 —
Eau	80 —

mais dans cette réaction, il se forme une combinaison de formol et de chaux : l'acron, qui constitue une grosse perte d'antiseptique.

Cette antiseptie au formol est excellente. Toutefois s'il persiste une désagréable odeur de formol, on pulvérisera de l'ammoniaque qui le transformera en urotropine inodore.

3° Désinfection des caves et de leur contenu

La première mesure à prendre est de les vider de l'eau qu'elles contiennent. Dès que le pompage est effectué, les vases et immondices seront saupoudrés de chaux vive ou de plâtre qui, par leur rôle déshydratant, faciliteront leur balayage et leur transport. On aseptisera le sol au moyen d'un mélange de sulfate de fer (une partie) et de chaux vive (deux parties). Il faudra ensuite procéder aux mesures de désinfection du contenu des caves : les tonneaux vides seront lavés extérieurement et intérieurement avec une solution de permanganate de potasse à un pour 4.000; ils seront séchés extérieurement, égouttés ; ils subiront ensuite un méchage au soufre. Les tonneaux pleins ne seront mis en perce ou livrés qu'après nettoyage de leur surface extérieure avec de l'eau de Javel (2 cuillerées à soupe par litre d'eau).

Les bouteilles de vin non cachetées à la cire seront lavées de la même façon, puis plongées par leur goulot pendant un quart d'heure dans une solution de formol à 5 ‰ ou dans une solution d'eau de Javel à 10 %. Elles seront ensuite débouchées et leur bouchon remplacé.

4° Mesures de désinfection des fosses d'aisance

Si la fosse n'a pas débordé, aucune mesure n'est à prendre, si ce n'est une vidange.

Si la fosse a débordé et si le liquide septique est venu souiller le sol et les parois du cabinet d'aisan-

ces, il faudra d'abord et d'urgence vider la fosse, puis saupoudrer le sol de chlorure de chaux, de sulfate de fer, de chaux vive ou l'asperger d'eau de Javel. Les murs seront grattés, puis lavés avec une solution de chlorure de chaux en bouillie claire, ou badigeonner avec du lait de chaux. Cette dernière mesure serait réalisée plus rapidement par pulvérisation.

5° Mesures de désinfection des puits

Pour désinfecter un puits, on commence par tirer un seau d'eau du puits contaminé et on y verse un verre à boire (1/5^e de litre) d'eau de Javel ordinaire, puis on brasse avec un balai et on rejette ce mélange brusquement dans l'eau du puits. On retire successivement 5 à 6 seaux d'eau qu'on rejettera dans le puits toujours brusquement de façon à bien mélanger. On laisse en contact trois jours et on puise deux cents litres que l'on rejettera : si l'eau garde un goût désagréable, il suffira, 24 heures après, de retirer la même quantité d'eau.

6° Lutte contre les rats

Les rats d'égouts, au moment des inondations sortent de leurs repaires et se réfugient dans les habitations. Dangereux par les dégâts matériels qu'ils causent, ils le sont plus encore par les maladies dont

ils peuvent être les vecteurs ; donc ils devront être l'objet de sévères mesures de destruction. Déjà les opérations de désinfection au chlore ou au formol ont contribué mais insuffisamment à leur éloignement. On doit employer des moyens classiques de destruction, les trous seront bouchés au moyen de ciment ou de plâtre, des appâts toxiques (phosphore, scille, arsenic, strychnine, baryum) seront disposés sur des morceaux de pain ; une prime de 0 fr. 25 ou plus par animal tué est un excellent moyen de destruction en grand ; il faudra toutefois prévenir les intéressés des dangers qui pourraient exister lors de la manipulation d'un rat qui n'aurait pas été arrosé d'une solution de chlorure de chaux ou d'eau de Javel pure.

Toutes ces mesures sont présentées sous forme d'*ordres* et non de conseils.

CONCLUSIONS

Fluctuat nec mergitur. Il est battu par les flots, mais il ne sombre pas.

La vieille devise de Paris est toujours vraie. L'inondation y est un mal endémique et il n'y a pas apparence qu'on puisse le faire disparaître ; mais on peut en rendre les conséquences moins douloureuses.

Autrefois et jusqu'à la moitié du siècle dernier, en plus des pertes humaines et matérielles immédiates, les inondations s'accompagnaient de famines et d'épidémies. Aujourd'hui, grâce aux mesures prises : reboisement, canaux, aménagement du lit de la Seine, les désastres immédiats dus à la violence du flot sont diminués. Quant aux conséquences tardives : les épidémies, on peut dire que dans une agglomération comme Paris, grâce au Service d'Hygiène, parfaitement organisé, elles ont pratiquement disparu.

Le rôle du médecin hygiéniste pendant et après les inondations est donc d'une importance primordiale : il permettra d'éviter l'épidémie :

- 1° Des maladies hydriques ;
- 2° De la peste ;
- 3° Du paludisme ;
- 4° Des maladies infectieuses en général ; grâce à des mesures d'hygiène qui auront pour but :

1° L'assèchement et la désinfection des maisons souillées par l'inondation ;

2° La stérilisation des eaux polluées ;

3° La destruction des rats ;

4° La destruction des moustiques.

Grâce à ces mesures, l'inondation de 1910, si grave pourtant, n'a pas augmenté la mortalité de Paris, aucune épidémie n'a été signalée ; de même dans la banlieue de Paris en 1930, les inondations n'ont provoqué aucune recrudescence de maladie.

Notre rôle à nous, praticiens de petite ville et de campagne sera de faire connaître et appliquer ces mesures de prophylaxie si bien mises au point par nos Maîtres, sans se laisser rebuter par les difficultés matérielles, financières et plus encore peut-être par l'indifférence, voire la mauvaise volonté des sinistrés.

Vu :

Pour le Doyen, l'Assesseur.

CUNÉO.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,

TANON.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,

ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

BONNEROT. — La Seine.

BORD. — Les inondations du bassin de la Seine.

CLOUZOT. — Les inondations à Paris du ^{vi}e au ^{xx}e siècle.

DESCOMBES. — L'influence du déboisement sur les inondations.

DECOMBES. — Lutte contre les inondations par le reboisement.

DE LA LOGE D'AUSSON. — Causes et effets de l'inondation de 1910.

LEMOINE. — Observations générales sur les crues de janvier 1910.

M. LE PROFESSEUR TANON. — « Traité d'Hygiène ».

PAWLOWNKY et RADOUX. — Inondations.

DOCTEUR RAZVER. — Les inondations en 1910 et les prophéties.

DOCTEUR TOTIN. — Les inondations et l'hygiène.

Emile ZOLA. — L'inondation.

Les inondations de Paris à travers les âges.

Inondations de Paris et de ses environs (1910).



IMPRIMERIE SPECIALE
DE
MM. VIGOT Frères



